ADRESSE

AUX

SOLDATS FRANCAIS.

BRAVES MILITAIRES,

Si la victoire a abandonné vos drapeaux, n'en accusez que les tyrans de votre patrie. Votre courage, votre valeur héroïques sont toujours les mêmes. Vous êtes toujours Soldats Français, et toute la honte de vos défaites ne doit retomber que sur les chefs ineptes et vils qui vous conduisent. Vous avez soutenu jusqu'ici, avec autant de gloire que de constance, la cause sacrée de l'indépendance nationale.

Tant que vous avez combattu pour elle, tant que la coalition n'a montré, dans la guerre qu'elle a faite à la France, que le desir de morceler, de démembrer votre patrie, vous avez vaincu, et, sans regarder l'affreuse tyrannie qui pesoit sur elle, vous n'avez vu que l'ennemi du dehors. Les succès ont surpassé votre attente et couronné vos efforts au-delà même de vos espérances, mais non au-delà de votre courage.

La patrie que vous avez si heureusement défendue, vous devait un témoignage éclatant de sa reconnaissance. Nos tyrans communs vous ont constamment leurré de l'espoir du milliard illusoire,

qu'ils sont dans l'impossibilité de vous accorder. Et qu'ont-ils fait pour tenir leur promesse?

Après avoir conclu la paix avec l'Empereur, le dernier qui restait des rois coalisés, vous deviez vous attendre sans doute à jouir enfin du repos et de la gloire que vous aviez acquis à tant de titres. Vous deviez espérer qu'à l'ombre de vos lauriers, vous goûteriez enfin les douceurs d'une paix honorable; et que les sentimens de respect et d'admiration dus à vos vertus guerrières, vous consoleraient au sein de vos familles de la perte de vos braves frères d'armes, morts aux champs de l'honneur. Vous deviez croire enfin que des lois justes et bienfaisantes répareraient les malheurs inévitables d'une guerre aussi longue que meurtrière, et les malheurs plus grands encore d'une tyrannie sans exemple. C'était du moins dans cette douce espérance que vous aviez vaincu. C'était aussi pour conserver l'intégrité de la France que vous aviez étonné l'univers par des prodiges de valeur. Hélas! comme tous ces songes brillans d'une félicité future, se sont promptement évanouis.

A peine aviez-vous déposé les armes, qu'il vous a fallu les reprendre. Et pourquoi? Pour satisfaire l'insatiable ambition de nos tyrans, pour alimenter leur cupidité dévorante, pour étendre et perpétuer leur monstrueuse domination, pourarroser l'Europe de votre sang, pour porter, dans des contrées paisibles jusqu'alors, toutes les horreurs du brigandage et de la dévastation, en un mot, pour vous faire servir d'instrumens à leurs vastes et sacriléges desseins.

Sous les prétextes les plus faux comme les plus perfides, ils vous ont fait envahir la Suisse qui n'avait opposé, pendant la révolution, aux outrages et aux insultes faits à cette ancienne et fidèle alliée de la France, qu'une modération, dont on ne pourrait citer aucun exemple dans l'histoire. Ils vous ont fait couvrir cette république de cadavres, de ruines, de cendres et de crimes.

L'honneur du Soldat Français a été flétri par des cruautés horribles. Vos lauriers se sont changés en cyprès, et vos drapeaux ont été teints du sang de l'innocence. Vos généraux, dignes ministres de nos tyrans, vous ont offert, pour trophées, les membres palpitans des femmes, des enfans, des vieillards barbarement immolés à leur férocité !

Soldats républicains, vous avez courbé sous le joug un peuple républicain, un peuple ami, un peuple illustré par plusieurs siècles de vertus, mais qui avait des richesses à envahir : vous avez détrôné, en Italie, des souverains faibles, isolés et pacifiques, dont les ambassadeurs reconnaissaient à Paris la nouvelle forme de gouvernement qui y était établie. Mais ils avaient des trésors à piller.

Nos tyrans, après avoir semé dans leur pays, par des agens aussi vils, aussi corrompus, aussi ambitieux qu'eux, les germes de la révolte et de l'anarchie ; après avoir fait insulter publiquement les rois qu'ils traitaient d'amis, vous ont envoyés consommer la ruine de ces belles contrées, et organiser la guerre civile et le plus affreux brigandage.

Ces coupables conquêtes, que rien n'avait provoqué, que rien ne pourra excuser, que les lois divines et humaines, le droit des gens et celui des nations, reprouvent également, ont donné naissance à une seconde coalition. Mais, pour cette fois, elle a un tout autre objet que la première.

Les rois de l'Europe se sont vus tous menacés par le système destructeur de nos gouvernans, et ils ont résolu de renverser leur tyrannie. Il ne s'agit plus de démembrer la France, il s'agit seulement de lui rendre le gouvernement qui maintenait l'équilibre, et par conséquent la tranquillité de l'Europe.

Qu'est-ce en effet, braves Militaires, qu'une république qui, depuis sept ans, tient la France dans la plus honteuse servitude, qui détruit tous les jours sa population, qui dessèche son territoire,

qui écrase ses habitans d'impôts excessifs ; qui engloutit tous les trésors de l'état, qui fait couler le sang au dedans et au dehors, qui n'est remplie que de prisons, qui est gouvernée par des vautours affamés, et dont les prétendus législateurs sacrifient la vie des hommes avec autant de facilité, qu'ils font de décrets ?

Qu'est-ce qu'une république dont les représentans, après avoir fait périr trois millions d'hommes dans sept campagnes, se vantent d'en avoir encore 600,000 à dépenser, qui comptent leurs victimes, comme des bouchers comptent les troupeaux qu'ils veulent égorger ? Qu'est-ce qu'une république dont les soldats sont les bourreaux des citoyens, et qui ne peut se soutenir que par l'embrâsement de toute l'Europe, et par l'esclavage de tous les Français ? C'est un monstre en politique ; c'est un gouvernement favorable à quelques scélérats qui veulent régner alternativement sur des cadavres, et s'engraisser du sang et des dépouilles de tous les humains.

Braves Militaires, vous qui, sans le savoir, fûtes les défenseurs de l'indépendance de la France, cessez enfin d'être les soutiens de la tyrannie ; cessez d'être les dociles instrumens du bouleversement de l'univers ? Après avoir servi la patrie, ne rougissez-vous pas d'être les valets de bourreaux de ses oppresseurs ? Après avoir mérité l'admiration de vos contemporains, consentirez-vous, par une criminelle complaisance, à ne laisser à la postérité que le souvenir des excés, des ravages et des cruautés qu'on veut encore vous faire commettre ?

Non, vous ne ternirez pas votre gloire, vous ne voudrez pas mériter des sentimens de haine, d'indignation et d'horreur, après avoir fait naître ceux de la reconnaissance et du respect. Un plus beau triomphe vous est réservé. Vous pouvez encore ajouter à votre gloire. Hésiteriez-vous à y mettre le comble ?

Français, braves Militaires, la France gémit sous

la verge de fer des usurpateurs qui se disent la république et la patrie.

Les Jacobins, ce fléau politique, nous menacent d'une nouvelle série de calamités. Le règne sanglant de la terreur va peser une seconde fois sur la France. Nos villes vont être incendiées, vos concitoyens mitraillés, fusillés, noyés, embastillés; et ce serait vous qui seriez appelés à soutenir cette horrible oppression, à renouveler ces épouvantables exécutions !

Les généreux alliés de Louis XVIII, sont armés pour nous délivrer. Ils viennent cette fois, non en conquerans barbares, mais en amis, en libérateurs, nous arracher à la mort et à l'esclavage. Et vous tenteriez de les repousser ! Ils viennent nous rendre un roi légitime, un roi que le malheur a si long-tems persécuté, un roi qui, dans sa proclamation de 1795, vous paya lui-même le juste tribut dû à vos triomphes immortels, un roi qui, instruit à l'école de l'adversité, *a le desir de voir tous les Français se confondre dans un seul sentiment, l'amour de la patrie, et accourir dans ses bras paternels, pour oublier leurs malheurs.* Et vous pourriez le méconnaître plus long-tems ! Vous pourriez balancer entre un bon père et d'infames dominateurs! Vous iriez prodiguer votre sang pour des monstres : vous oseriez tourner vos armes contre des Bourbons qui ne vous parlent que de paix, de clémence, d'oubli du passé, tandis que leurs assassins ne prêchent que la vengeance, la guerre et l'extermination.

Croiriez-vous encore aux promesses trompeuses, aux déclamations mensongères que vos tyrans et les nôtres ne cessent de faire entendre pour perpétuer votre aveuglement? Croiriez-vous que Louis XVIII est altéré du sang de ses sujets? Mais ceux qui vous gouvernent et qui vous le disent, ne le croient point eux-mêmes.

Louis XVIII est connu par la douceur, la bonté et la modération de son caractére ; et vos tyrans

ne le sont que par des cruautés et des forfaits. Louis XVIII a le cœur sensible d'Henry IV, et la noble dignité de Louis XIV, et vos tyrans n'ont que l'instinct du crime et la farouche férocité de Marat et de Robespierre.

Croiriez-vous encore à la liberté, à l'égalité, à la république? Mais n'avez-vous pas appris que ces trois mots ne sont que des chimères dont les ambitieux se servent pour se maintenir dans leur odieuse usurpation. Ne savez-vous pas, qu'avec la liberté et l'égalité, vos compagnons d'armes sont sans bas, sans souliers, sans habits, sans paye, et que vos concitoyens sont emprisonnés, tourmentés, vexés, fusillés, tandis qu'une poignée de brigands, directeurs, législateurs, ministres, généraux, états-majors, fournisseurs, administrateurs, se vautrent dans la fange des plaisirs les plus crapuleux, régorgent de richesses, étalent un luxe insolent, et boivent et mangent sur des tombeaux.

Ne savez-vous pas que cette liberté si vantée, n'a été dans le principe que la révolte des Gardes françaises contre leurs chefs et contre leur roi légitimes. Et qu'étaient ces Gardes françaises? Des soldats qui n'en avaient que le nom, des hommes sans mœurs, sans discipline, sans subordination; des hommes qui ne fesaient la guerre, et n'apprenaient le métier des armes que dans les bras des prostitués. Voilà ceux qui vous ont donné la liberté au nom de laquelle on a massacré, pillé, volé, incendié, mitraillé, noyé, guillotiné et *fusillé* pendant dix ans. Voilà la liberté qui a renversé le premier trone du monde, pour y substituer les plus vils comme les plus coupables des hommes.

Soldats Français, le drapeau blanc était sans tache avant 1789. L'honneur, cette première vertu du militaire, avait toujours été accompagné de la fidélité des sujets envers leur monarque. Une lâche et honteuse défection a terni son éclat; il n'appartient qu'à vous de le lui rendre tout entier.

Craignez que des étrangers ne vous ravissent

cette nouvelle gloire. Hâtez-vous, le temps presse; rivalisez avec eux de vertu et d'honneur, comme vous avez rivalisé en courage et en héroïsme. Quoi! ce serait d'autres que des Français qui remettraient Louis XVIII sur le trône de Henri IV? Ce serait d'autres que des Français qui renverseraient les tyrans de la France? Ce serait d'autres que de Français qui rendraient la paix à leur pays et à l'Europe? Ce serait d'autres que les vainqueurs de Fleurus, de Lody, d'Arcoles, qui détruiraient une république fondée sur les cadavres des victimes du 2 septembre, et cimentée par le plus pur sang des Français? Ce serait d'autres héros que des héros français qui feraient valoir les droits des Bourbons?

Braves Militaires, songez que la ligue fut détruite par des Francais. Que du tems de Charles VII, la France fut sauvée par des Francais; que Charles V dissipa les factieux de Paris avec des soldats français. Seriez-vous moins jaloux que vos ancêtres, de la noble ambition de concourir au rétablissement de l'autorité légitime? Verriez-vous sans honte et sans remords, des Autrichiens, des Russes, des Anglais, jouir seuls de la gloire d'avoir affranchi votre patrie, et l'Europe entière avec elle? N'auriez-vous d'émulation que pour des tyrans, pour les bourreaux de vos familles, de vos concitoyens? Non, non, vous ne serez pas plus long-tems leurs esclaves. Vous seconderez les efforts généreux de nos libérateurs. Le peuple francais vous devra une partie de sa liberté, et Louis XVIII, la moitié de sa couronne.

Vos généraux, vos officiers, tous intéressés au triomphe du crime, apprendront enfin à connaître ce que c'est qu'un véritable Soldat Francais. Vous leur prouverez que, lorsque la France était menacée, votre courage a pu être égaré un moment, mais non subjugué pour toujours, que vous êtes de braves et loyaux Militaires, et non des assassins, que vous avez fait la guerre à des conquerans;

mais qu'aujourd'hui vous ne la ferez point à des libérateurs : que vous avez défendu votre territoire, mais que vous ne défendrez pas des factieux ; enfin, qu'entre Louis XVIII, conduit par la coalition, et le directoire, escorté de Jacobins, votre choix ne peut pas être douteux : l'un étant le sauveur de votre patrie, le seul qui puisse lui rendre une paix solide, le seul avec lequel les Rois de l'Europe puissent traiter d'une manière stable et honorable pour le bonheur de la France : et les autres n'en étant que les vils et successifs oppresseurs. Abandonnez donc ces chefs cruels et atroces, rangez-vous sous les étendards de la monarchie.

Louis XVIII, fier de vos exploits, oubliait qu'il était méconnu de vous, mais rien n'a pu lui faire oublier qu'il était le premier des Francais. *Il éprouve, n'en doutez pas, le secret orgueil de vous récompenser honorablement.* Il s'approche de nos frontières, et bientôt il annoncera *au soldat arraché de ses foyers, qu'il lui sera libre d'y reporter ses lauriers : à celui qui voudra continuer de servir sa patrie et son Roi, que la carrière de l'honneur et de la gloire, lui est ouverte : à celui enfin qui, couvert d'honorables cicatrices, a merité le respect et le repos, qu'une retraite heureuse et paisible lui est assurée.*

O Braves Militaires, ô mes braves concitoyens, vous avez sauvé la patrie, sauvez maintenant la France, et r'alliez-vous au panache blanc du digne petit-fils et légitime successeur d'Henri IV.
